J.M.G. LE CLÉZIO, ÉCRIVAIN DES MARGES DU MONDE

Iuliana Paştin*

julpastin@gmail.com

***Abstract**: This paper aims to present the way Le Clezio's work reinvent the center starting from the ex-centric perspectives and the relations between the western world and its margins. Talking about the space le clezien it's talking about the sea, the desert, the sky and the clouds. Le Clézio is attracted by the vast expanses, especially those of the sea and of the Ocean. These are his obsessive themes because unlimited space may symbolize the notion of freedom and eternity as well as opening into the unknown. . It is the sea which offers the unlimited space towards the sea, the sky and the clouds, perceived as a deliverance, as a cosmic whole.*

Keywords*:* *unlimited space, sea, freedom, loneliness, marginality, unknown on the earth*

Résumé

Dans cette communication nous nous proposons de présenter la manière de réinventer le centre à partir des perspectives ex-centriques, de nature à redéfinir dans l'œuvre de Le Clézio les relations entre le monde occidental et ses marges. Parler de l'espace le clézien, c'est surtout parler de la mer, du désert, du ciel et des nuages. Le Clézio est attiré par les vastes étendues, surtout celles de la mer et de l'Océan. Ce sont ses thèmes obsessionnels car l'espace illimité est susceptible de symboliser la notion de la liberté et de l'éternité de même qu'une ouverture vers l'inconnu. C'est la mer qui offre cet espace illimité vers la mer, le ciel et les nuages, une sorte d'absolu ressenti comme une délivrance, un tout cosmique.

***Mots clés**: espace illimite, mer, liberté, solitude, marginalité, inconnu sur la terre*

La préoccupation pour la mer a été toujours présente dans l'œuvre de Le Clézio. Il n'y a presque pas de récit sans avoir une petite pause dans la narration consacrée à la mer. Pendant son enfance, lorsqu'on demandait au petit Jean Marie Gustave ce qu'il voulait devenir plus tard, il répondait :

*Iuliana Paştin, maître de conférences à L'Université Chrétienne Dimitrie Cantemir, Bucarest

« Je veux être marin ». Certes il est devenu écrivain, comme l'affirme aussi Gérard de Cortanze [1] mais la mer est toujours présente dans son œuvre. Et il n'y a pas une seule mer, mais plusieurs. L'écrivain manifeste sa préférence pour l'Océan parce qu'il lui donne une impression de solitude assez grande et une ouverture vers l'inconnu :

> *«C'est plutôt celle-là, ma mer de référence. [..] A Nice, je ne savais pas que c'était la mer, pour moi la mer, c'était celle sur laquelle le bateau allait en Afrique et celle de la côte Ouest de la France : en Bretagne».*

La Bretagne de ses ancêtres est celle du voyage. C'est comme l'affirme toujours Gérard de Cortanze [2] :

> *«celle de la pacotille, des marchands, des armateurs, des épices à odeur puissante, des ballots de soieries et des porcelaines fines, des ivoires, des boites de laque et de santal, des aventures de mer, des capitaines qui reviennent des iles. Lorient est une rade, et les rades ont des prestiges plus puissants que ceux des campagnes ou des villes…Bretagne généalogique, à laquelle il faut adjoindre une Bretagne plus récente, plus âpre : celle de Sainte-Marine au sud du Finistère, près de Loctudy, non loin de la pointe du Raz». (p. 9)*

Dans cette Bretagne formée de terre et de mer l'homme est en contact permanent avec des gestes qui ont mille ans, mais aussi des gestes d'aujourd'hui, des gestes du monde actuel et peut être du monde de demain. Voila pourquoi la Bretagne est une terre sans fin, *une finis terrae.* C'est pourquoi nous rencontrons dans les écrits de Le Clézio les gens de la brume et de la mer, une conscience de l'ancienneté qui serait imprégnée de la mémoire des pierres :

> « *La Bretagne est pour moi un pays intérieur avant d'être une réalité. Toutes les fois où cette Bretagne intérieure est rejointe par celle que je vois, je suis étonné de constater qu'elle est bien comme je l'avais imaginée. Finistère: terre sans fin. Voilà ce que je ressens ici,*

---

[1] Gérard de Cortanze, *Le Clézio, le nomade immobile, vérité et légendes*, Editions du chêne, Hachette Livre, Paris, 1999, p. 128.
[2] Gérard de Cortanze, ibidem, p.9

où tout finit mais surtout semble pouvoir commencer » (Gérard de Cortanze, 1999 : 11)[3]

Il ne faut pas oublier les premiers livres de Le Clézio (entre les années 60-78). Il y définit son œuvre à venir, dans la fièvre d'une recherche créative (la Fievre)[4] qui le pousse à mettre au point ce style poétique unique, où les mots partent à la rencontre du réel avec une incroyable densité sensorielle. Alors, bientôt, tout est prêt pour que Le Clézio nous emmène voyager avec lui à travers la beauté du monde, vers l'île Maurice et l'île Rodrigue où sont ses racines, vers les déserts, où le pousse sa quête de lumière, vers le Mexique et l'Amérique latine où il a beaucoup séjourné et étudié les cultures indiennes précolombiennes, dernièrement vers les îles du pacifique avec son livre « *Raga. Approche du continent invisible»*

Plusieurs pages de « *L'Inconnu sur la terre* » traitent au fond de la même question : le désir de l'écrivain de retrouver ce pays de rêves, voyage vers l'infini avec ce petit enfant inconnu :

« Je voudrais retrouver les pays où personne ne parle, les pays de Bergers eT de pêcheurs où tout est silencieux, dans le vent et la lumière. Ce qui compte et ce que nous révèle *L'Inconnu sur la terre,* c'est que chacun porte en soi *«plus réel que le mystère de sa naissance, le secret de son apparence*».

Au fond, selon l'auteur, chacun possède une forme qu'il n'a pas choisie, et c'est en elle qu'il doit trouver l'accomplissement de ses rêves. Dans une conversation avec Pierre Lhoste en 1971 Le Clézio exprime sa préférence pour la mer et pour le désert:

La mer c'est justement la poésie. La mer ça doit être ce bassin inépuisable vers lequel les hommes sont allés depuis des siècles et sur lequel ils se sont penchés. (Lhoste, 1971:41)[5]

Voici quelques extraits d'un de ses livres de la première période, «*L'inconnu sur la terre*»[6] qui révèle un écrivain amoureux de la mer cherchant sa propre façon d'exprimer cet univers maritime avec des mots

---

[3] Gérard de Cortanze, ibidem, p.11. Gérard de Cortanze, caractérise Le Clézio de la façon suivante: « j'ai une conception sans doute morale de la littérature, car je crois, en effet, que la littérature est une fiction en vue d'autre chose », p.6.
[4] J.M.G.Le Clézio, *La Fièvre*, Gallimard 1965, 1987
[5] Pierre Lhoste, *Conversations avec J.M.G. Le Clézio*, Mercure de France, Paris, 1971
[6] J.M.G. Le Clézio, *L'Inconnu sur la Terre : essai*, Gallimard, Paris, 1998.

qui vibrent comme une musique sur les rochers et sur la mer, qui ont leur propre langage. Il suffit seulement d'apprendre à déchiffrer ces signes:

> *« Je voudrais vous parler, longtemps, avec des mots qui ne seraient pas seulement des mots, mais qui conduiraient jusqu'au ciel, jusqu'à l'espace, jusqu'à la mer. J'entends ce langage, cette musique, ils ne sont pas étrangers, ils vibrent autour, ils brillent autour, sur les rochers et sur la mer, ils brillent au centre des villes, même dans les yeux des passants. Comment parler? Les mots de cette musique viennent d'un pays où le langage n'existe pas, où le langage est scellé, enfermé en lui-même, est devenu comme la lumière, visible seulement de l'extérieur. J'attends le moment, j'attends le moyen. Cela va venir, cela arrive peut-être. Au bord des nuages, comme sur une dune de sable, un petit garçon inconnu est assis et regarde à travers l'espace. Il est assis dans le ciel, comme sur une dune de sable, devant la mer, devant l'espace, et il regarde. Qui est-il? Je ne sais pas encore. Il n'a pas de nom. Il n'est pas encore tout à fait né (...).Il n'a pas encore de nom. Peut être qu'il n'en aura jamais. Peut-être qu'il est né avec la musique, un jour, la musique libre des mots. C'est un enfant mystérieux, un enfant qui n'appartient à personne. (J.M.G.Le Clézio, L'Inconnu sur la Terre, 157)*[7]

Et il continue dans le même rythme incantatoire car Le Clézio est pour nous un vrai sorcier, celui des paroles enchantées :

> *«Je voudrais vivre dans un endroit tel que je pourrais voir sans cesse la mer, le ciel, les montagnes. J'ai faim et soif de chaleur, de vent, de pluie, de lumière. Les villes des hommes me gênent, les mots des hommes me gênent. Ils font obstacle à mon désir comme s'ils dressaient un écran devant le monde»* (*J.M.G.Le Clézio, L'Inconnu sur la terre, 158)*

On a affirmé que J.M.G. Le Clézio n'est donc pas un voyageur au sens où on l'entend habituellement. Il est plutôt un homme qui cherche sa place dans l'univers, un passeur- errant qui se déplace sur les sentiers de la terre, comme il se déplacerait à l'intérieur de lui-même s'il était un nomade immobile. Un peu breton, un peu mauricien, mexicain tout aussi bien, Le Clézio est l'écrivain de l'expérience sensible des éléments naturels. Un écrivain voyageur, si l'on veut, mais qui ne se contente pas de regarder le paysage où il se fond car il voudrait déchiffrer tous les signes de l'univers. Il est un de ceux qui ont rêvé de ne peindre que des ciels avec les

---

[7]. J.M.G.Le Clézio, *L'Inconnu sur la Terre,* Gallimard, Paris, 1998, p.158

jeux infinis de la lumière et des nuages et leurs reflets sur la mer, comme dans le fragment suivant de « *L'inconnu sur la terre* »:

> *C'est cela que je voudrais: peindre la lumière, la lumière pure, seule, sans objet. Je voudrais la saisir sur les vieux murs, ou bien dans les étincelles de la mer, ou encore sur la carlingue d'aluminium d'un avion très haut dans le ciel. Je voudrais la prendre, comme une pensée absolue qui vibrerait éternellement dans l'éther.*
>
> *(J.M.G.Le Clézio, L'Inconnu sur la terre, 111)*

L'éther suggère en effet un espace inhabité celui du silence où la lumière efface tout, même la mémoire, telle une pensée absolue qui rend pur comme la pierre blanche. La mer est, avec la lumière, un thème répétitif comme une obsession pour l'auteur de *l'Inconnu sur la* terre » et qui pourrait être expliqué par son origine insulaire, notamment celle de ses ancêtres mauriciens. A la façon de Lullaby ou de Mondo, personnages de ses nouvelles du recueil *Mondo et autres histoires*[8], Le Clézio revient sans cesse le long des rues qui s'ouvrent sur la lumière de la plage en empruntant les sentiers qui longent le rivage. C'est la mer qui offre cet espace illimité vers la mer, le ciel et les nuages, une sorte d'absolu ressenti comme une délivrance, un tout cosmique.

> «*La mer est calme et lisse, belle comme le ciel. Il n'y a pas de couleur plus belle: le bleu, sans lumière, pur et dense, le bleu comme si on l'avait peint, la couleur de toute la mer ». (L'Inconnu sur la terre, p. 126)*

La surface lisse de la mer reflète la lumière du soleil et le bleu du ciel, toujours présent chez le Clézio dans une vision cosmique est le même que la couleur de toute la mer. Devant la beauté du monde celui qui regarde cette mer calme n'est plus seul car il y a une communion entre la mer et l'homme, il s'y regarde comme dans un miroir.

Gaston Bachelard[9] dans «*L'eau et les rêves* »souligne que »l'eau est l'objet d'une des plus grandes valorisations de la pensée humaine: la valorisation de la pureté. Mais l'idée de pureté n'aurait pas de sens sans l'image d'une eau limpide et claire, à la surface lisse, sans ce beau pléonasme qui nous parle d'une eau pure. L'eau accueille donc toutes les

---

[8] J.M.G.Le Clézio, *Mondo et autres histoires*, Gallimard, 1978

[9] Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves,* Essai sur l'imagination de la matière, Éditions José Corti, Paris, 1941

images de la pureté et de plus, par son étendue sans fin elle suscite la rêverie.

> «*Devant la mer, jamais on n'est seul. On est heureux, ainsi, de la voir devant soi, elle est si grande, étendue de l'horizon jusqu'aux accidents des terres, elle si calme et puissante, que rien ne dérange. Elle qui ne trouble pas, qui ne souffre pas. Elle, inépuisable, sans ombre. On la regarde, on l'aime. Elle n'a pas de fin. Les terres sont toujours des îles: le vrai pays, c'est la mer*». *(L'Inconnu sur la terre, p. 126)*

Dans la vision de l'insulaire tel que Le Clézio s'avère être par l'origine de sa famille, il n'y a qu'un seul paysage qui compte, celui de la mer. Les terres ne sont que des îles pour lui. Le psychologue de l'espace Abraham Moles[10] dans son livre: *Labyrinthes du vécu: Espace: matière d'actions* (1982, p49) affirme que:

> «*Les hommes des iles vivent dans des frontières sûres et naturelles ; ce sont des frontaliers et en ceci ils contrastent avec d'autres types d'hommes ayant eu d'autres formes de développement : l'homme du désert, l'homme du continent, etc. La présence de l'eau est cependant perçue comme une limite d'errance et aux contraintes qu'elle exerce sur le comportement humain» (1989:49).*

Je cite encore L'Inconnu sur la Terre:

> *« Loin des bruits, des cris, des gestes, loin des regards qui scrutent, épient, loin des langages et des éclats de lumière. Mais la mer n'est pas lointaine, on est tout près d'elle, On habite dans l'immense couleur, sans frontières, sans durée. C'est par le regard qui vient en elle, puis par le corps tout entier. Il entre dans le bleu sans tache, il s'étend dans la mer, il va jusqu'au bout de tout. Le soleil brûle toujours au-dessus du paysage de pierre et de mer. Il brûle et éclaire. Les vagues avancent sans bruit, l'une après l'autre en brillant à la lumière. C'est d'abord ce mouvement lent qui vous prend, qui vous soulève, là où vous êtes, couché sur le rocher plat au pied de la falaise. Il y a tant de puissance dans le rythme des vagues ! Le vent qui vient du large, chargé de sel et d'odeurs marines, le ciel froid, le bruit de la mer, tout cela entre en vous. Couché sur la pierre qui émerge, on regarde sans se lasser l'horizon:*

---

[10] Abraham Moles : *Labyrinthes du vécu : Espace : matière d'actions*, Paris Klincksieck, 1982, p49

une seule ligne haute, comme si on était enfoncé dans la mer jusqu'au cou [..]. Il faut parler d'elle comme d'une personne. Dire ce qu'elle disait, écouter sa parole, répondre à ses interrogations. Il faut parler d'elle comme de la plus grande personne vivante au monde. C'est elle qui nous unit, lieu de nos rencontres. C'est la plus grande place, la plus grande plaine. C'est la suite de la terre, sans doute, le lieu d'où l'on vient, où l'on va. Quelques minutes, chaque jour, quelques minutes très longues et pleines de paroles. Venus de toutes parts, les hommes la voient. Ils s'asseyent sur les plages, sur les quais, sur les rochers…. (*L'Inconnu sur la Terre*,128)

On a envie d'y plonger, de la sentir comme une partie intégrante de la planète. C'est de cette façon qu'elle unit la terre et l'eau et le ciel avec « le soleil qui brûle », dans une vision cosmique. La mer est personnifiée « il *faut parler d'elle comme la plus grande personne vivante du monde* » car Le Clézio pratique l'animisme dans la plupart de ses nouvelles du recueil «*Mondo est autres histoires*» et dans son livre correspondant: *l'Inconnu sur la terre »*

L'auteur oppose d'ailleurs deux univers différents. Il y a d'un côté le bruit de la ville, des cris des gestes des regards qui épient et de l'autre côté, la magie de la mer, espace illimité. C'est par le regard que la mer est plus proche de nous. Ce regard contemplatif est aussi celui des hommes qui ne sont pas pressés, autrement dit de ceux qui ont conservé une complicité avec le monde naturel, originel, de la matière. L'écrivain remarque cette prédominance du regard: « C'est surtout par le regard que je sens les vibrations ». Le Clézio, dans *L'Inconnu sur la Terre* désigne ce regard comme celui de l'enfant, pur, sans préjugés, direct et sincère. C'est ce regard contemplatif qu'il transcrit de manière indirecte dans ses nouvelles, dans les pauses descriptives que sont les Paysages.

Toutefois la vue n'est pas le seul sens capable de créer un Paysage: comme chez Hugo où « *tout a droit de cité en poésie* », l'univers sensoriel le clézien laisse entrer les images, mais aussi les autres sensations :l'odeur, le toucher, le goût.

La mer le clézienne est un espace particulier, celui d'une invitation à la rêverie. Il y a toujours chez Le Clézio cette intégration magique du grand poète, cet effort pour réunir le réel, cette folle créativité qui coule comme une marée de mots étincelants de lumière et de matérialité mêlées.

En se confondant avec la mer, l'homme s'illimite soi-même, car il se développe intérieurement à la mesure de l'horizon ou pour reprendre les termes bachelardiens l'infini déclenche toujours la rêverie:

De l'intérieur, j'entends la voix de la mer qui ne cesse pas, qui recouvre tout. L'infini, le bonheur éternel, c'est le bleu profond de la mer, et les étincelles du soleil (160,161), érodant, dissolvant l'éphémère,

absorbant le monde, accomplissant en quelque sorte l'impensable plénitude. Sur la mer, la lumière se fait plus intense, les étincelles du soleil rendent le bleu plus profond. L'homme dans sa rêverie semble pénétré par la lumière réfléchie par le miroir de la mer. Elle devient vie intérieure, lumière intérieure, elle éclaire les obscurités de la pensée et le héros, ce petit enfant inconnu, symbole d'une humanité innocente pourrait avoir accès aux secrets de son moi, de son passé et de son souvenir. Ces étincelles du soleil symbolisent l'éternité de la vie.

Je reçois cette lumière qui étincelle, je désire cette couleur des profondeurs du ciel (Chercheur d'Or, 137)[11]

On remarque donc que l'eau entretient des rapports complexes avec la mémoire. L'eau chez Le Clézio est dotée d'un immense pouvoir : celui de nous retrouver en elle comme dans un miroir et celui de refléter les pensées les plus intimes de l'être.

On voit que la mer le clézienne est un espace particulier, de métamorphoses, pareil au mouvement rythmique des vagues. Sur la mer il y a la promesse du bonheur éternel comme nous dit Le Clézio. Comme Baudelaire, dans *L'Homme et la mer* [12]pour lequel: *« la mer est ton miroir ; tu contemples ton âme dans le déroulement de sa lame»* Daniel de la nouvelle de Le Clézio« *Celui qui n'avait jamais vu la mer* [13]« pense en lui-même : *Homme libre ! toujours tu chériras la mer* ! Pour Le Clézio et ses personnages errants, tels que Daniel, l'eau est le miroir de l'homme, le reflet de son cœur, de son esprit et de son âme. Elle permet par le biais de la poésie de rendre compte de l'ambiguïté des sentiments humains et de leur violence.

Contrairement à Sindbad le marin, Daniel est un fugueur et un voyageur sans retour. Il part pour disparaître, heureusement que cette histoire ne soit pas vraie. Arrivé devant la mer, il est muet de stupeur. L'émotion, l'émerveillement l'immobilisent. C'est l'instant qui marque le moment de l'entrée dans le monde du rêve et de l'initiation. Daniel, attiré par l'amour spontané de la mer, s'est uni à elle pour surmonter les périls de la marée haute, l'alliance solaire étant indispensable. Tel est le rêve de l'humanité entière, celui de dominer la nature, de vivre en communion

---

[11] J.M.G.Le Clézio, *Le Chercheur d'Or*, Gallimard, 1985, p. 137

[12]Charles Baudelaire , *Les Fleurs du Mal*," Spleen et Idéal", XIV. *Florile Răului, Editura pentru Literatură Universală, București, 1968.*

L'homme et la mer est le quatorzième poème des *Fleurs du Mal* et se trouve dans la partie du recueil intitulée *Spleen et Idéal* (spleen= dépression, ennui, mélancolie et idéal=le paradis auquel aspire le poète dont la conscience oscille inéluctablement entre ces deux tendances.

[13] J.M.G. Le Clézio, *Celui qui n'avait jamais vu la mer* suivi de *La Montagne du dieu vivant*, roman, Gallimard –Jeunesse, Paris, 1982.

avec la mer, l'un des plus redoutables 'éléments primordiaux. L'union avec la mer, comme toute hiérogamie marque le début de l'épreuve pour l'enfant errant. Avec la marée basse la lumière du soleil domine. La mer, d'abord réduite à « *un mince liséré bleu* » (181) finit par disparaître *« comme si elle avait coulé par un trou qui communiquait avec le centre de la terre »* et Daniel tente vainement de rejoindre les vagues. Il éprouve le sentiment intense d'une révélation, celui d'une expérience initiatique unique. Il ne se sent plus tout à fait le même. La lumière l'avait rendu libre et fou (p. 191).

> « *La mer avait disparu maintenant, elle s'était retirée jusqu'à l'horizon comme si elle avait coulé par un trou qui communiquait avec le centre de la terre. Daniel n'avait pas peur, mais il n'était plus tout à fait lui-même. Il n'appelait pas la mer, il ne lui parlait plus. La lumière du soleil se réverbérait sur l'eau des flaques comme sur des miroirs, elle se brisait sur des pointes des rochers, elle faisait des bonds rapides, elle multipliait ses éclairs. la lumière était partout à la fois, si proche qu'il sentait sur son visage le passage des rayons durcis, ou bien très loin, pareille à l"etincelle froide des planètes. C'était à cause d'elle que Daniel courait en zigzag `a travers la plaine des rochers. La lumière l'avait rendu libre et fou, et il bondissait comme elle sans voir. La lumière n'était pas douce et tranquille, comme celle des plages et des dunes. C'était un tourbillon insensé qui jaillissait sans cesse, rebondissait entre les deux miroirs du ciel et des rochers». (*Le Clézio*, Celui qui n'avait jamais vu la mer,* p.191*).*

Dans sa vision insulaire, Le Clézio se rapproche de l'autre côté du monde comme dans son autre livre *Voyages de l'autre côté*[14] et fait escale dans une île perdue dans l'immensité de l'Océan Pacifique. Dans **le** livre *Raga. Approche du continent invisible*[15] Le Clézio a posé le regard du géographe, de l'anthropologue et du poète sur une Ile perdue de L'Océanie. Il nous a fait remarquer à la lecture de ce merveilleux livre que sur le planisphère, l'île Pentecôte n'est rien – pas même l'infime trace qu'une pointe de crayon laisse sur la feuille de papier. Alors, se demande l'écrivain que pèse, posé au cœur de l'océan Pacifique, un lopin de terre de quelques dizaines de kilomètres de long, face à l'immensité du monde ? Question d'histoire, aussi lorsqu'il affirme en préambule à ce récit, qu'il a intitulé Raga – le nom de l'île Pentecôte en langue mélanésienne.

---

[14] J.M.G. Le Clézio, *Voyages de l'autre côté*, Gallimard, 1975

[15] J.M.G. Le Clézio, *Raga. Approche du continent invisible, récit*, Editions du Seuil, Paris, 2006

«On dit de l'Afrique qu'elle est le continent oublié. L'Océanie, c'est le continent invisible. Invisible parce que les voyageurs qui s'y sont aventurés la première fois ne l'ont pas aperçue, et parce qu'aujourd'hui elle reste un lieu sans reconnaissance internationale, un passage, une absence en quelque sorte». (Le Clézio, Raga, 2007: 9)

Un tel lieu – pour mieux dire : une telle absence– est peut-être ce qui convient le mieux à l'espèce particulière de voyageur qu'est J.M.G. Le Clézio : à savoir, un voyageur immobile, un homme pour lequel le déplacement, aussi loin qu'il le mène, est avant tout un voyage intérieur. Il y a toujours un moment où l'homme qui marche en regardant autour de lui est renvoyé à lui-même, à ses rêves, à son histoire personnelle et à ses obsessions. Le voyage alors ne tourne pas court, mais se poursuit dans un autre espace, qui relève, celui-là, de l'imagination, de la mythologie, de la mémoire. " *Sans doute ne devrait-il jamais y avoir d'autre raison au voyage que celle de mesurer exactement ses propres incompétences"*, note l'écrivain qui, se rendant à Raga, dans l'archipel du Vanuatu, sait se faire géographe, observateur attentif des lieux qui l'entourent et qui remarque "le corps allongé" de l'île, "comme une seule longue crête volcanique jaillie des abysses", l'immense baie Homo qui est "peut-être l'un des plus beaux paysages du monde", la montagne centrale sur laquelle viennent buter les nuages et, au loin, "*les formes bleutées des volcans d'Ambrym*."

«*Raga, cette parcelle du continent invisible, dont je me suis approché presque par mégarde, sans savoir ce qu'elle m'offrait, rêve ou désir, illusion, espoir nouveau, ou simple escale.[..] Raga, île de mémoire, île du temps d'avant les catastrophes et les guerres mortelles. à Santo, à Ambrym, à Tanna, la mémoire est écrite sur les roches noires, sur les monuments. A Raga, la mémoire est dans les monuments, dans les arbres, dans les barrancas où cascade l'eau lustrale »*. (p.104)

L'attention que Le Clézio est portée aux hommes et aux femmes qui vivent ici – victimes héréditaires quoique terriblement résistantes d'une histoire coloniale méconnue, d'une extrême violence, esclavagiste et meurtrière, humiliante, accablante. Cette approche est celle de l'anthropologue, désireux, pour mieux entendre ceux qui s'adressent à lui, mieux comprendre qui ils sont aujourd'hui, de connaître le pays légendaire dont continuent de se nourrir leur vision du monde et du sacré, leur imaginaire bien plus complexe que ce que nous en a dit, depuis trois siècles, toute une littérature de voyage occidentale farouchement égocentrique et soucieuse d'exotisme.

Le livre s'inscrit dans la collection ”Peuples de l'eau”, qui publie les textes d'écrivains partis à la rencontre de peuples accessibles par la seule voie de l'eau. Il ne faut pas oublier que par son origine mauricienne, l’écrivain ne peut pas ignorer sa vision insulaire qu’il met en évidence chaque fois qu’il est interrogé sur l’histoire de ses ancêtres.

> *« Je ne sais pas si j'ai des îles une image apaisante ou écrasante, mais il est sûr qu'on est différent quand on vit sur une île. C'est dangereux, étouffant, généralement tout petit. Quand vous êtes d'une île, vous comprenez vite qu'il faut transiger avec les autres. Malgré les apparences, les insulaires ne se complaisent pas dans la beauté de leur environnement. Ils sont angoissés, soucieux de l'avenir, complexés. A Maurice, par exemple, ils se demandent comment ils vont survivre. A La Réunion, ils voudraient bien être indépendants mais se demandent aussi de quoi ils vont vivre. Idem en Polynésie, paradis caricatural, où la population vit dans une tension permanente».*(p.48)

L'inquiétude des habitants de Pentecôte remonte à la nuit des temps, notamment à l'arrivée des explorateurs qui ont contribué à l’enrichissement du patrimoine universel par leurs découvertes mais qui, hélas, ont ouvert également ce qu’on appelle l’époque coloniale.

> *«C'est pourquoi les habitants de ces îles se sont réfugiés à l'intérieur des terres, sur les hauteurs, pour oublier la mer et devenir paysans. Cela dit, c'est moins les explorateurs que les Australiens qui effrayaient tant les Mélanésiens: ils redoutaient en particulier le système d'esclavage, les «Blackbirds» (1), installé par eux de 1850 jusqu'aux temps modernes, autour de 1915. Peut-être que cela existe aussi [..], dans ces lieux battus où la nature est violente».* (p.46)

Si son livre *Désert* révèle une grande passion pour les espaces vides et silencieux, avec Raga, on constate que l'élément aquatique est aussi très attractif pour cet écrivain plutôt attiré par les lieux de l’écart, en marge, d’une certaine humanité.

> *«C'est enthousiasmant d'avoir un horizon circulaire, sans trace où l'œil puisse s'accrocher. En mer, au petit matin, faire le tour du pont et aller voir l'horizon, sans voile, sans rien, seulement des vagues, donne aussi un sentiment d'étrangeté. Mais je pense que l'être humain n'est pas fait pour ça. Ce n'est ni un être du désert, ni un marin, mais quelqu'un des villes ou des hameaux. Sinon, il aurait rasé la planète, l'aurait transformé en désert».* (p.50)

Le Clézio est l'homme qui marche, pris dans l'immense glissement des civilisations qui disparaissent. Il remarque la résistance acharnée de ces peuples tellement sacrifiés par les guerres de domination.

> *Pour avoir connu, dans un espace de temps aussi bref, l'extrême violence de l'ère coloniale, les peuples créoles- aussi bien ceux asservis au système de la plantation que ceux des îles à prendre du Pacifique- sont devenus les peuples les plus révolutionnaires de toute l'Histoire. Tout chez eux, dans les arts, la musique, l'incantation, et jusqu'à l'invention de leurs langues montre la volonté de résister, le goût d'apprendre. Tout chez eux, dans leur manière de comprendre le monde, montre la capacité de se changer, de se survivre et de se réinventer.*

Le Clézio est à la fois sur les traces de Bougainville, de Paul Gauguin, des religieuses kanak, puis il s'isole un moment (dans les *barrancas "où cascade l'eau lustrale")* et nous raconte la prise de la grotte d'Ouvéa avec accablement. Il étonne par son mélange de précision et de subites magnificences sensorielles qui s'épanouissent et flottent comme si la page était de l'eau.

> *Je regarde la rivière. Je crois que je n'ai jamais vu plus jolie rivière (c'est vrai que graduation difficile à prouver). Elle est lumineuse et transparente, elle scintille dans son canal, son eau glisse lentement en des mouvements différents qui tracent de grandes lisses creusées de petits tourbillons. Partout elle reflète le ciel. Sur l'autre rive, de grands arbres font de l'ombre, des roches noires forment un barrage. Au loin, vers sa source, ce sont les collines. Le seul bruit c'est le glissement de l'eau, très doux et très puissant. Je reste un peu à l'écart. J'ai ôté ma casquette, comme je l'aurais fait dans un temple. Je sens le poids du soleil sur ma nuque, et l'eau froide qui entoure mes pieds et mes chevilles.*

Il est un homme en fuite pareil à Jeune Homme Hogan du *Livre des Fuites*[16], errant à travers la planète, à la recherche d'un nouveau monde. Parfois, il cisèle quelques images qui nous mettent face à une immensité, à une coulée de nuages, à un silence de rivière large.

---

[16] J.M.G. Le Clézio, *Le Livre des fuites*, Gallimard, 1969.

La plage est une étendue de galets gris, schistes plats, résidus coralliens, fragments de basalte polis par la mer. La mer est ouverte, sauf une plate-forme de corail qui affleure la surface à l'aplomb du village. La rivière Melsissi descend de la haute montagne en suivant les fractures. Elle se jette dans la mer à travers la plage, sans méandres, en torrent. Devant l'embouchure, une vague continuelle marque la rencontre de l'eau douce et de l'eau salée. (p.105)

Philippe Sollers présente Raga comme « **une** *étape sur la carte du rêve de Le Clézio. La Planète Le Clézio* » [17] Voici le livre d'une quête et d'une célébration: Raga, autre nom de l'île de la Pentecôte. C'est aussi pour l'auteur une façon de se choisir un lieu, ici une île qui lui rappelle Maurice, et de flotter dans un temps extensible où il peut approcher le secret, l'intérieur de l'âme de ces gens sans héritage qui ont habité cette terre d'Océanie avant de retourner au néant, en ne laissant derrière eux que des traces à peine visibles, des chants qui montent des ravins, et une plante qui donne la paix: le kava. La visite de l'auteur aux Peuples de l'eau vient après celle aux *Gens des nuages*[18] et son amitié pour les nations nomades du Mexique, comme si le temps qui passe avait enraciné Le Clézio dans l'imaginaire de l'errance et la recherche de l'invisible. Plusieurs parties presque indépendantes composent ce livre, dont les thèmes (le silence de terres et d'âmes dévastées, le regret des origines, le bon usage d'une liberté neuve) s'entrelacent sur le miroir des eaux australes où s'allonge une terre aux flancs de lave grise: *Raga*. Chacun de ses récifs volcaniques, surgis des tréfonds, abritait peut-être une succursale du paradis perdu. Chronique d'un voyage au cœur d'un continent méconnu, portraits d'îliens et d'amis de rencontre, méditation sur l'histoire des hommes, levée de légendes et de quelques masques (Gauguin), cri de colère, essai d'anthropologie, éloge de l'aventure: le chant de Jean-Marie Le Clézio mêle dans les eaux de Raga le souvenir et l'espérance, avec une fraîcheur singulière, qui est celle des éternels commencements.

Après cette brève présentation de Raga nous apprécions qu'on a raison d'affirmer que l'Océanie est le continent invisible tandis que l'Afrique est le continent oublié. Cette île perdue dans l'Océan est invisible, comme nous explique Le Clézio,

---

[17] L'expérience de Le Clézio», Philippe Sollers, *Le Monde*, 2/06/95

[18] J.M.G. Le Clézio, *Gens des Nuages*, Stock, 1997

parce que les voyageurs qui s'y sont aventurés la première fois ne l'ont pas aperçue et, parce que aujourd'hui elle reste un lieu sans reconnaissance internationale, un passage, un territoire qui a fait rêver bien des explorateurs qui risquèrent leur vie pour l'atteindre et essayer d'en cartographier les contours. (p.12)

Pour conclure, J.-M.G. Le Clézio s'est mis à écrire vraiment, et à oublier pourquoi. *"Vouloir réinventer le monde",* et *"aller voir de l'autre côté de la colline"*: Nous allons citer les merveilleuses phrases d'un mauricien adressées à Le Clézio :

Un livre de Le Clézio c'est comme découvrir un univers, un univers étrange mais en même temps qui ressemble au nôtre, un univers qui nous parle de choses simples, d'un enfant qui aime la mer, de la beauté d'une femme, de la beauté des étoiles, de la beauté du silence, du langage devenu musique, de nuages qui dansent dans le ciel, d'une coquille égarée sur le sable, un univers si lointain et pourtant si proche et qui nous réapprend le plus important, qui nous réapprend à respirer, à prendre le temps d'être et, surtout, à voir*, il nous apprend à forger un nouveau regard qui éclaire autrement la réalité, ainsi dénouer les apparences et les illusions, comprendre que la beauté est partout, partout, qu'elle se manifeste dans le moindre des éléments, qu'elle est inscrite dans une matière qu'elle ne cesse de renouveler, ainsi que la mer a tous les visages, de la nuit et du jour, de la douleur et de la joie, que la mer se métamorphose au gré de nos désirs, de nos lâchetés, de nos actions vindicatives.. ainsi un livre de Le Clézio c'est comme entrer dans un univers, un univers sans fin, un univers proche, connu mais toujours réinventé, un univers qui nous rappelle que la liberté est admissible, que le rêve est un défi à la société mercantile, que le rêve subvertit les matraquages de l'imaginaire, un univers qui nous dit la primauté de la liberté sur toutes les formes d'enchaînements, un univers qui nous apprend, tout simplement et très modestement, à vivre.* **(**Umar Timo**,** Ile Maurice)[19]

La lecture de Le Clézio montre en effet qu'il ne s'enferme pas dans la narration autobiographique, mais s'implique dans un engagement

---

[19] *La beauté de Le Clézio, vue par Umar Timol***.** Dans AfrikAuteurs, l'écrivain mauricien Umar Timol rend un hommage a J.M.G Le Clezio. Umar Timol est Directeur de PME a l'ile Maurice Maurice.
En savoir plus sur http://www.paperblog.fr/1175118/la-beaute-de-le-clezio-vue-par-umar-timol/#JL8r1mEjx2S7dg2c.99

profond, portant sur la morale d'une société, et pratiquant la fiction, l'imaginaire. .Ainsi se nourrit une œuvre imposante, riche de plus de quarante titres, qui a valu en 1994 à ce nomade discret d'être élu par les lecteurs de *Lire* meilleur écrivain de langue française. Nomade, discret et modeste, sa réaction a été de dire: *« J'aurais plutôt voté Julien Gracq*. » Un hommage, à celui qu'on a qualifié de dernier des classiques, qui, rétrospectivement, vaut peut-être comme une prise de relais. **Le prix Nobel** [20]va à un homme préoccupé par l'avenir de la littérature et du livre, qui, avant même d'être couronné, déclarait que le thème d'un discours pourrait bien être *« la difficulté d'être publié quand on est jeune »*. Un discours qui nous a beaucoup touchés. Car il nous montre un homme qui n'est pas indifférent aux grands problèmes de l'humanité double d'un grand écrivain et d'un poète sensible à l'espace infini et aux vibrations de l'univers.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BRAHIMI (Denise), « *Du regard à la contemplation : l'alchimie du Paysage* », in Chenet (Françoise) [sous la direction de], *Le Paysage et ses grilles*, Colloque de Cerisy, p.106.

COLLOT Michel, *Paysage et poésie. Du romantisme à nos jours*, Editions José Corti, collection ''Essais'', 2005.

GENDRAT Claudel, (Aurélie*), Le paysage, fenêtre ouverte sur le roman. Le cas de l'Italie romantique*. Publié par Presses Universitaires de France, Paris, Sorbonne, 2007.

GILLET (Isabelle)*, Quête d'une harmonie et mythe dans l'œuvre romanesque de J.M.G. Le Clézio*, Thèse de doctorat, Lille.

LAPLANTINE, François, *Transatlantique: entre Europe et Amériques latines*, éditions Payot, coll. « Essais Payot », Paris, 1994, 297.

---

[20] Voir Horace Engdahl, secrétaire de l'Académie suédoise qui annonce Le Prix Nobel de littérature : Le prix Nobel de littérature pour l'année 2008 est attribué à l'écrivain français Jean-Marie Gustave Le Clézio « *l'écrivain de la rupture, de l'aventure poétique et de l'extase sensuelle, l'explorateur d'une humanité au-delà et en - dessous de la civilisation régnante* ».

MAROTIN François, *Mondo et autres histoires de J.M.G. Le Clézio*, Paris, Gallimard, 1995, pp.15-16. Jakob Michael, *Le paysage*, Infolio, 2008, Paris.

MICHEL (Jacqueline), *Une mise en récit du silence* **:** *Le Clézio, Bosco, Gracq, Editions, José Corti, 1986* pp. 72-73.

NYS (Philippe), « Paysage et représentation : La Terre comme paysage », in Chenet (Françoise), *Op. Cit*., pp.133-134.

ONIMUS (Jean), *Pour lire Le Clézio*, p. 38, Paris, Presses Universitaires de France, 1994

OZWALD (Thierry), *La Nouvelle*, Paris, Hachette, 1996, pp. 34-35.

RAVOUX Rallo (Elisabeth), « *Vers les Icebergs*, un art poétique », in *Revue Sud*, nr. 85/86, Le français dans tous les états, nr 31, p. 64.

REUTER (Yves), *L'analyse du récit*, Paris, Editions Armand Colin, 2009, pp.49-ROGER (Alain) [sous la direction de], *La Théorie du Paysage en France (1974-1994)*. Champ Vallon, Seyssel, 1995

SEGALEN, Victor, *Essai sur l'exotisme*, Fata Morgana, 1978; nouvelle édition, Livre de poche, coll. biblio-essais, 1986.

TODOROV, Tzvetan*, Nous et les autres*, Paris, Seuil 1989